

Conférence de
Monseigneur Jacques PERRIER

Dimanche 17 Septembre



X^{ème} Rassemblement International
des Equipes Notre-Dame

Jésus-Christ, Centre de la vie chrétienne

Puisque vous avez eu le bon goût de choisir Lourdes pour votre rassemblement international et que vous m'avez fait l'honneur de me demander une conférence, je ne pouvais me soustraire à votre invitation.

Vous avez vous-mêmes choisi le thème de mon exposé :

Jésus-Christ, Centre de la vie chrétienne.

Je préfère d'ailleurs ne pas choisir moi-même mon thème quand je dois prendre la parole. Si l'on choisit soi-même son thème, l'on risque fort de se répéter, par facilité. Le sujet imposé oblige à se renouveler.

Mais, inversement, le titre donné à l'exposé d'aujourd'hui paraît tellement évident ! Il conviendrait pour une méditation. Mais pour une conférence ? Cependant, malgré les apparences, nous verrons que ce titre pose quelques problèmes.

Nous procéderons donc, classiquement, en trois temps. Dans le premier, nous verrons le bien-fondé de l'expression. Dans le deuxième temps, nous poserons quelques questions pour ne pas nous enfermer dans cette formulation avant d'y revenir puisqu'elle s'applique, entre autres, admirablement à la famille fondée dans le sacrement de mariage.

*

Que Jésus-Christ soit le centre de la vie chrétienne, saint Pierre et saint Paul sont d'accord là-dessus. Le consensus est important, tellement ces deux personnalités sont éloignées l'une de l'autre. Saint Pierre dit à Jésus, après le Discours sur le Pain de vie, quand la tendance est au scandale et à l'abandon, même parmi les disciples : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ! » (Jean 6, 68). Quant à saint Paul, il a ces formules péremptoires : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Galates 2, 20) ; « pour moi, vivre, c'est le Christ » (Philippiens 1, 21).

La formule « Jésus-Christ, Centre de la vie chrétienne » a l'avantage de dire qu'au centre de la vie chrétienne ne se trouve pas un livre, comme en Islam, ou un principe comme dans les sagesses, qu'elles soient philosophiques ou religieuses. Les personnes de Socrate ou du Bouddha sont admirées par leurs adeptes mais l'essentiel, pour eux, est de se régler sur leur enseignement, le « connais-toi toi-même » de Socrate ou les « nobles vérités » du bouddhisme.

Notez bien que beaucoup de personnes disent de même : « Je ne sais pas, en définitive, qui était Jésus mais l'évangile est admirable. » Remarquez qu'en parlant de Jésus, ces personnes s'expriment à l'imparfait : « qui était Jésus ? » S'exprimer à l'imparfait signifie que, pour elles, Jésus est définitivement mort. Or, à moins de trouble mental, un mort qu'on n'a jamais connu et aimé personnellement, ne peut être au centre de ma vie. Par ailleurs, je ne suis pas sûr que ces personnes aient vraiment lu l'Évangile, car que reste-t-il de l'Évangile sans la personne de Jésus ? Le deuxième de nos évangiles, celui de saint Marc, débute par ces mots : « Commencement de la Bonne Nouvelle (de l'Évangile) de Jésus-Christ, Fils de Dieu » (Marc 1, 1). L'Évangile, comme le Royaume d'ailleurs, c'est Jésus-Christ lui-même.

En disant que Jésus-Christ est au centre de la vie chrétienne, nous situons à juste titre la religion chrétienne sur le plan d'une relation avec une personne. Cette personne vivante communique avec nous et nous donne de vivre de sa vie. Le Christ ne peut nous donner de vivre « par lui, avec lui et en lui » que s'il est lui-même vivant. Nous retrouvons là une autre formule lapidaire de saint Paul : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vide » (1 Corinthiens 15, 14).

En français, les noms de « Christ » et de « chrétien » ne résonnent pas de la même façon. Mais dans la plupart des langues, il en va différemment, comme dans la langue du Nouveau Testament : « Christos » et « christianos ». Le chrétien est quelqu'un qui reconnaît Jésus comme le Christ. Telle est la profession de foi de Pierre. A Jésus qui demande à ses disciples « pour vous, qui suis-je ? », Pierre répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Matthieu 16, 16).

La dignité de « Christ » est pleinement acquise à Jésus quand le Père le ressuscite d'entre les morts. Écoutons encore saint Pierre, le jour de la Pentecôte. Il termine son premier sermon, annonçant la résurrection, par ces mots : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié » (Actes 2, 36). Et puisqu'il est toujours plaisant de rapprocher Pierre et Paul, signalons que ce dernier se donne pour titre d'être « serviteur du Christ Jésus » (Romains 1, 1). Il commence son épître la plus solennelle, l'épître aux Romains, en disant que la proclamation de l'Évangile consiste à annoncer « Jésus Christ notre Seigneur », titres qu'il a acquis pleinement par sa résurrection d'entre les morts (Romains 1, 4).

Inutile d'empiler les textes. Il est évident que c'est la personne du Christ qui crée la distance entre juifs et chrétiens. Certains juifs, surtout de nos jours, reconnaissent en Jésus un rabbin de premier ordre. Comme disait l'un d'eux en s'adressant fraternellement à des chrétiens, il est « mon maître et votre Dieu ». Effectivement, la manière dont le Nouveau Testament parle de Jésus tranche avec ce que nous trouvons dans l'Ancien Testament, même à propos du personnage le plus important de l'Ancienne Alliance, Moïse. Cette remarque vaut tant pour la façon dont Jésus s'exprime et agit que dans les attitudes des disciples envers lui.

Regardons encore un instant les quelques textes que nous avons cités. Vous remarquerez que le nom de Jésus est toujours conservé. Celui qui est le Christ, celui qui est le Fils de Dieu, c'est l'un de nous, quelqu'un qui a un nom d'homme. Il s'appelle Jésus et sa mère s'appelait Marie. Il est né du temps d'Hérode et il a souffert sa Passion sous Ponce-Pilate, ce malhonnête homme dont les chrétiens, jusqu'à la fin des temps, prononceront le nom en disant leur Credo. Vous avez bien fait de nommer « Jésus-Christ », centre de la vie chrétienne. L'historicité est une caractéristique fondamentale de la foi chrétienne. Ce qui n'est pas sans poser quelques questions à notre époque qui préfère les spiritualités intemporelles. Mais c'est une autre affaire !

Quittons l'Écriture et tournons-nous vers la liturgie. Entre le premier dimanche de l'Avent et le dimanche du Christ-Roi, l'année liturgique va, curieusement, du Retour du Christ au Retour du Christ. Pourquoi partir du Retour du Christ ? Pour évoquer, dès le début de l'année liturgique, le terme vers lequel nous marchons, à travers la succession des âges.

L'Avent, temps de l'attente chrétienne, n'est pas vide de la présence du Christ : il est déjà venu, dans l'humilité ; il reviendra dans la gloire. Les cycles de Noël et de Pâques (j'entends par « cycle de Pâques » aussi bien le Carême que le Temps Pascal) sont consacrés à sa naissance, sa mort, sa résurrection et le fruit de sa résurrection : l'envoi de l'Esprit-Saint. Entre temps, nous suivons le Christ à divers moments de sa vie publique.

On peut donc dire légitimement que Jésus-Christ est au centre de l'année liturgique. Il en est de même pour les sacrements. Chacun d'eux n'a de sens que par rapport au Christ. Le baptême est une plongée

dans sa mort et sa résurrection. La réconciliation nous est ouverte parce qu'il nous a rachetés du péché. Le mariage chrétien a son origine dans les noces du Christ et de l'Eglise. Le diacre, le prêtre, l'évêque, dans leurs divers ministères, sont appelés à agir au nom du Christ, serviteur et pasteur. Par l'onction, les malades sont identifiés au Christ sauveur, dans l'espérance de la résurrection. Suprêmement, l'Eucharistie est le mémorial du Christ, selon ses propres mots.

Vous me direz que j'ai omis la confirmation, sacrement que le Christ aurait concédé au Saint Esprit. En fait, l'action de l'Esprit Saint est toujours de permettre la présence du Christ, comme il le fit en Marie au jour de l'Annonciation, comme il le fait à chaque Messe, quand le prêtre appelle sa venue par la prière dite de « l'épiclese ». Par la confirmation, le baptisé devient, selon une expression de saint Paul (2 Timothée 2, 3), « soldat du Christ », confirmé dans le baptême qui a fait de lui un chrétien.

Changeons encore de terrain et abordons la morale ou, pour employer une expression moins agressive pour les oreilles délicates, « l'agir chrétien ». Nous y trouvons à nouveau, au centre, le Christ Jésus.

Dans saint Jean, il est question de « demeurer » dans le Christ et que le Christ « demeure » en nous. L'expression revient à plusieurs reprises dans le discours sur le Pain de vie (Jean 6) et la parabole de la vigne (Jean 15). Elle est encore plus fréquente dans la première épître de saint Jean.

Saint Paul utilise une autre image, tout aussi expressive : « revêtir » le Christ. « Vous tous, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ », écrit-il aux Galates (3, 27). L'image s'inspire, sans doute, du rituel du baptême, le nouveau baptisé étant revêtu de blanc.

Le comportement du chrétien découle de celui du Christ. Glanons quelques paroles de saint Paul. Quand il recommande aux Corinthiens d'être généreux pour la collecte, il cite en modèle la libéralité du Christ : « Vous connaissez la libéralité de notre Seigneur Jésus Christ, comment de riche il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté » (2 Corinthiens 8, 9). « Quoi que vous puissiez dire ou faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus » (Colossiens 3, 17). La présence du Christ ne concerne pas seulement notre âme : « Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ ? Et j'irais prendre les membres du Christ pour en faire des membres de prostituée ! » (1 Corinthiens 6, 15).

Dans tous les aspects de sa vie, le chrétien doit s'imprégner du Christ. Cela vaut pour chacun ; cela vaut pour la communauté. S'adressant aux chrétiens de Philippiens, saint Paul leur dit : « Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus. » Et il enchaîne avec l'hymne qui est chantée durant la Semaine Sainte : « Lui qui était de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu... ». S'ensuit l'évocation de l'Incarnation, de la mort sur la Croix et de la Résurrection (Philippiens 2, 5-11).

L'originalité de ce passage tient à la juxtaposition entre un conseil de bonne entente adressé à la communauté et la référence au Mystère du Christ, dans ce qu'il a de plus radical. J'ai dit à l'instant « juxtaposition ». En fait, il s'agirait plutôt, au plan logique, d'une déduction : puisque le Christ Jésus s'est comporté de telle façon, vous devez, vous aussi, vous comporter de cette façon. Chez saint Paul, cette logique n'est pas volontariste. Elle s'appuie sur la grâce du baptême : le chrétien est quelqu'un qui, en toutes choses, est appelé à vivre selon son baptême. Il en a reçu la force par l'Esprit Saint. Le péché est une inconséquence.

Nous venons de passer un moment avec saint Paul. Revenons aux évangiles, plus précisément à l'évangile selon saint Matthieu. Quand Jésus, pour la première fois, annonce sa Passion, il poursuit immédiatement en associant ses disciples à ce qu'il va vivre lui-même : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive » (Matthieu 16, 23).

Les Béatitudes ne sont pas un répertoire d'obligations morales. Elles sont avant tout l'annonce du Royaume désormais ouvert. Elles esquissent, cependant, un certain style de vie. Mais le portrait qui est ainsi brossé, est-ce celui du disciple ou celui du Maître ? Nul doute que ce soit le portrait du disciple de la Nouvelle Alliance, car, dans saint Luc, Jésus s'adresse à ceux qui l'ont suivi en leur parlant à la deuxième personne : « Heureux, vous qui êtes pauvres... » (Luc 6, 20). Mais qui, sinon Jésus lui-même a jamais été à la hauteur de cet idéal ? Les Béatitudes, surtout dans saint Matthieu où elles sont plus développées, sont avant tout le portrait du Christ.

Pour clore cette première partie, revenons au baptême. Nous sommes baptisés « au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » (Matthieu 28, 19). Tel est l'ordre que Jésus a donné à ses disciples lors de la dernière apparition relatée par saint Matthieu. C'est la formule la plus égalitaire et la plus unitive qui soit pour exprimer les relations entre les Personnes divines. Le Père, le Fils et le Saint Esprit sont nommés côte à côte. Le redoublement du « et » que réprovoque la grammaire et que nous omettons, hélas, souvent insiste sur le lien tout-à-fait unique qui les relie entre eux : impossible de penser à l'un sans être renvoyé aux autres.

Cependant, c'est bien à l'un des Trois que nous sommes identifiés par le baptême : le Christ Jésus. Nous ne devenons ni le Père, ni l'Esprit. Nous devenons fils et filles dans le Fils. Nous ne sommes pas plongés, par le baptême, dans un bain de divinité impersonnelle. L'œuvre conjointe du Père, du Fils et de l'Esprit est de faire de nous des frères et sœurs de Jésus-Christ ou encore, selon une expression de saint Paul, de donner au Christ « une multitude de frères » (Romains 8, 29). D'ailleurs, dans les Actes des Apôtres, il est dit simplement des nouveaux frères qu'ils ont été « baptisés au nom de Jésus Christ » (Actes 2, 37). L'Eglise avait conscience que Jésus Christ était bien le centre de la vie chrétienne.

*

Bref, sous quelque angle que nous abordions la question, oui, le Christ Jésus est bien au centre, non seulement de la foi chrétienne, mais de la vie chrétienne. Ce que je vais dire maintenant n'a pas pour but de semer le doute dans vos esprits ou de critiquer la formule-titre que vous avez donnée à ma conférence. Je voudrais simplement que nous ne nous enfermions pas dans une formule. Le Christ est assurément trop grand et trop libre pour être enfermé dans une formule, même si elle est exacte.

Puisque j'ai déjà fait référence à la liturgie, je vous invite à revenir dans une église, à l'heure où elle remplit au mieux son office, c'est-à-dire pendant la célébration de l'Eucharistie. Car une église n'est pas une simple salle de méditation, même chrétienne, mais le lieu construit et aménagé pour rendre perceptible le sens de l'Eucharistie.

Le point-clef de l'église, c'est donc l'autel et le prêtre qui y célèbre l'Eucharistie. Tant l'autel que le prêtre sont des signes du Christ : l'autel par sa consécration, le prêtre par son ordination qu'on pourrait bien, d'ailleurs, appeler une « consécration ».

Or, selon les églises, l'autel et le prêtre célébrant sont placés différemment. Dans l'église occidentale traditionnelle, l'autel est placé au fond de l'abside, en tête de l'édifice. Cet emplacement ne manque pas de sens, car le Christ est la Tête de son Eglise (Ephésiens 1, 22).

Plus récemment, l'autel a été avancé et le célébrant s'est placé de l'autre côté de l'autel par rapport à l'assemblée. Nous sommes alors dans un dispositif de « vis-à-vis ». Il est légitime, car le Christ ne se confond pas avec son Eglise. Il est l'Epoux et l'Eglise est l'Epouse (Ephésiens 5, 25-32). Entre eux, se noue un dialogue, dont la liturgie est le sommet.

Plus récemment encore, des églises ont été construites en arc de cercle, voire en demi-cercle dont l'autel est le centre géométrique. Les constructeurs de la basilique saint Pie X sont allés plus loin. Ils ont innové audacieusement en plaçant l'autel au cœur d'une immense ellipse, le célébrant principal étant alors entouré de toutes parts. Cette troisième solution architecturale est celle qui représente le plus directement le fait que Jésus-Christ est au centre de la vie chrétienne. Elle peut s'appuyer sur une parole de Jésus lui-même, une parole très audacieuse : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Matthieu 18, 20). Cette parole est de celles qui, comme je le disais précédemment, tranchent radicalement avec celles de n'importe quel grand personnage de l'Ancien Testament. Mais poursuivons.

En tête, vis-à-vis, au centre : trois dispositifs liturgiques, mais aussi trois perceptions différentes de notre relation au Christ. Je dis bien : des « perceptions différentes » et non des « relations différentes ». Car la relation au Christ est identique chez tous les chrétiens, puisqu'elle est établie par le même et unique Esprit, lors de notre baptême.

Chacune des trois perceptions évoquées, si elle est prise isolément et poussée à l'excès, ne rend pas compte de ce qu'est la relation de foi. Si nous ne voyons dans le Christ que la Tête de l'Eglise, nous risquons de nous transformer en corps d'armée. Le vis-à-vis pourrait tourner en face-à-face et le face-à-face en affrontement mais la position centrale présente le danger inverse : que le Christ soit tellement intégré, assimilé, entouré, qu'il disparaisse. Dans un cercle, le centre n'est qu'un point et le point n'a pas de dimensions. Or, il faut garder au Christ son épaisseur personnelle et sa liberté. Le Christ est quelqu'un : Jésus. Il n'est pas le principe à partir duquel se décrirait le cercle. Le Christ habite l'Eglise mais l'Eglise n'est pas sa limite.

Quoiqu'il en soit des remarques que je viens de formuler, je ne regrette pas cette petite excursion architecturale. Car nous ne savons plus bien ce qu'est une église. La construction d'une église doit, certes, correspondre aux possibilités techniques (sans cesse plus grandes) et aux données économiques (sans cesse plus contraignantes) du temps. Mais elle doit, tout autant et plus encore, correspondre au sens de ce qui s'y accomplit : en l'occurrence, la célébration du Mystère de la foi, selon l'expression que prononce le prêtre après la consécration.

Puisque nous avons commencé à réfléchir sur les images (le Christ Jésus comme tête, comme vis-à-vis ou comme centre), observons que le Christ est tout autant à la périphérie qu'au centre. « Périphérie » n'est pas le mot propre. Il peut même scandaliser. Je veux dire ceci : plus nous nous centrons sur le Christ, plus nous nous excentrons vers tous les frères que Jésus nous donne, tous ces êtres humains, nos semblables, dont Jésus nous demande de nous faire le prochain. « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Matthieu 25, 40). Si Jésus Christ est au centre, admettons que ce centre est partout.

Nous avons conservé des notes prises lors des entretiens que Saint Vincent de Paul aimait avoir avec les Filles de la Charité. Sans être des religieuses à proprement parler, les Filles de la Charité consacraient, chaque jour, du temps à l'oraison, comme des laïcs d'ailleurs sont invités à le faire : votre Mouvement vous y encourage.

Revenons à saint Vincent de Paul et aux Filles de Charité. Dans les entretiens, le saint homme fondateur répondait aux questions que ces jeunes filles lui posaient. Parmi ces questions, l'une d'elles les tourmentait particulièrement : que faut-il faire quand, à l'heure prévue pour l'oraison, un malade vous fait appeler ? D'autres que Monsieur Vincent diraient : il y a conflit. Lui, en bon disciple de saint François de Salles mais aussi, tout simplement de l'Evangile, répond : soyez dans la paix, car, en

allant vers celui qui vous appelle, vous allez vers le Christ. En quittant l'oraison pour aller vers un des plus petits parmi les frères de Jésus Christ, vous ne quittez pas le Christ.

De la prière au service, la Fille de charité va du Christ au Christ. A la Supérieure de veiller à ce que la Sœur ne perde pas la possibilité de faire oraison. Sinon, elle ne quittera plus le Christ pour le Christ, mais elle accomplira seulement un acte de générosité : ce n'est pas rien mais il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour être généreux.

Ce que je viens de dire doit être bien entendu. Le Nouveau Testament ne consiste pas à remplacer l'amour de Dieu par l'amour du prochain. La nouveauté de l'Évangile, c'est d'unir indissolublement les deux commandements. Ils sont unis dans la personne de Jésus-Christ : en lui, nous voyons et nous touchons le Père, le Seigneur Dieu qui s'est révélé à Israël. Mais le Fils de Dieu, en s'incarnant, fait corps avec chaque être humain et particulièrement avec tous ceux qui sont dans le besoin.

Le christianisme véritable unit une mystique toute centrée sur Dieu et le service de l'homme, là même où la dignité de l'homme est la moins reconnaissable. Certes, les vocations dans l'Église sont diverses : contemplatives, apostoliques, caritatives etc... Mais j'observe qu'aujourd'hui certaines des communautés qui se risquent aux engagements humanitaires les plus dangereux sont aussi celles qui pratiquent l'adoration eucharistique la plus fervente et la plus fréquente. Charles de Foucauld a tracé la voie : passant des heures à prier devant le Saint-Sacrement et servant ses frères Touaregs, dans un total désintéressement. Les Petites Sœurs de Jésus suivent aujourd'hui son exemple.

Donc, Jésus-Christ est bien le centre mais il peut nous renvoyer très loin de tout ce à quoi nous étions habitués. Bien des offres, sur le marché des spiritualités, nous invitent à devenir pleinement maîtres de nous-mêmes et à améliorer nos capacités. Jésus dit : « Qui veut sauver sa vie la perdra » (Matthieu 16, 25). En devenant le centre de notre vie, le Christ ne nous installe pas en un point fixe mais nous lance dans un pèlerinage qui ne s'achèvera pas sur terre. Tout cela est dit, j'en conviens, dans un langage imagé qu'on peut juger inadéquat et même faux. Mais nous n'avons rien à perdre quand nous regardons sous toutes ses faces ce qui paraît évident. A condition de ne pas laisser son lecteur ou son auditeur dans le désarroi. C'est pourquoi il y aura une troisième partie.

Cependant, avant d'entamer celle-ci, je voudrais vous proposer une autre réflexion. J'éprouve une certaine gêne en entendant que le Christ Jésus pourrait être le centre. Car il a toujours refusé de faire centre. Saint Jean est le plus clair à cet égard : Jésus est l'Envoyé du Père. Il est venu, non pour faire sa volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé (5, 30 ; 6, 38). Des expressions de ce genre se retrouvent partout dans saint Jean.

Sans développer autant ce thème, les autres évangiles consonnent avec saint Jean. Quand ses disciples lui demandent comment prier, il leur enseigne le « Notre Père ». Ses frères et ses sœurs, ce sont ceux qui font la volonté de son Père (Matthieu 12, 50). Sur la Croix, c'est à son Père qu'il demande de pardonner à ses bourreaux (Luc 23, 34) : il ne s'arrogé rien, même le pardon, alors que c'est lui qui souffre sur la Croix. Juste après son baptême, le Tentateur lui avait suggéré de faire son œuvre propre. Il s'était entendu répondre : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras » (Matthieu 4, 11).

En regard des phrases et des épisodes que je viens de citer, vous pourriez en citer d'autres, où Jésus agit avec une pleine autorité. Ainsi, dans le Discours sur la Montagne, quand il répète : « On vous a dit, moi je vous dis ». Ainsi quand, de sa propre autorité, il guérit les malades, expulse les démons et calme la tempête. Cette apparente contradiction est une porte d'entrée dans le mystère de Dieu : le Fils a tout reçu du Père, mais il ne garde rien pour lui-même. Il nous révèle ainsi notre vocation d'enfants

de Dieu : demander et accueillir la grâce pour rendre grâce. C'est l'inverse de la scène du premier péché : prendre le fruit parce que le Tentateur a réussi à persuader que Dieu avait agi par jalousie en posant un interdit.

Qui est au centre de l'Eucharistie, et donc de la vie chrétienne, aussi bien ecclésiale que personnelle ? Le Christ Jésus, dont nous célébrons le mémorial, sur son ordre, en refaisant ses geste et en redisant ses paroles ? Oui, et pourtant, toutes les prières eucharistiques sont adressées au Père, depuis les origines de l'Eglise. Elles se concluent par la grande doxologie : « Par lui (le Christ), avec lui et en lui, à toi, Dieu, le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint Esprit, tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles ». L'assemblée répond « Amen » : c'est le sommet de l'action eucharistique.

Tout à l'heure, nous voyions le Christ Jésus nous renvoyer aux limites de l'humanité, nous disant qu'il s'y trouvait. Maintenant, il nous renvoie à son Père, car il est le Médiateur : il ne veut rien accaparer. Si être chrétien signifie « vivre à la manière du Christ », le chrétien sera donc quelqu'un qui cherchera à ne jamais accaparer les autres, encore moins les asservir à son profit. Il se refusera toujours à faire centre, quelles que soient ses responsabilités.

*

Après avoir situé la formule-titre de cette conférence sur un horizon plus large, en voulant éviter d'en faire un absolu, j'avais promis d'y revenir en trouvant de nouvelles raisons de son bien-fondé.

Commençons par formuler une objection : dire que Jésus-Christ est le centre de la vie chrétienne, n'est-ce pas isoler le Christ, mettre de côté le fait qu'il est le Fils de Dieu ? N'est-ce pas négliger l'Esprit Saint, alors que Jésus a dit qu'il était bon pour ses disciples qu'il s'en aille, afin de leur envoyer l'Esprit ? En isolant le Christ, en le séparant, par omission, du Père et de l'Esprit Saint, ne risque-t-on pas d'orienter le regard uniquement vers l'aspect humain de sa personnalité ? Nous ne verrions plus, alors, que Jésus de Nazareth, un rabbin original d'il y a deux mille ans.

En Jésus-Christ, certaines époques ont peut-être minimisé l'humanité de Jésus. Du Credo de Nicée n'avait été retenue que cette formulation : « Il est Dieu né de Dieu, vrai Dieu né du vrai Dieu. » Notre époque pourrait pécher par une vision unilatérale, mais inversée : Jésus de Nazareth, homme de son temps mais qui dépasse son temps par largeur de ses vues, homme religieux par excellence nous libérant des étroitesse d'une religion trop formaliste, apôtre de la tolérance et des droits de l'homme. C'est le portrait religieusement correct qui circule dans l'opinion. Il n'est pas très éloigné de l'hérésie arienne qui surgit au 4^{ème} siècle et faillit emporter toute la chrétienté, peu après la fin des persécutions.

Le principe du christocentrisme a été mis en œuvre, du moins en France, dans la catéchèse qui a suivi le concile Vatican II. Le résultat est d'ailleurs surprenant. Dans les lettres que les jeunes d'une quinzaine d'années environ envoient aux évêques pour demander la confirmation, le nom de Jésus-Christ est pratiquement absent. Ils parlent de Dieu, de s'approcher de Dieu, de mieux connaître, disent-ils, l'histoire de Dieu. Cela peut paraître étonnant. Mais le fait est d'autant plus révélateur que ces lettres sont personnelles. Nous aboutissons ainsi à un divorce : l'opinion publique, très sécularisée, n'ose plus parler de Dieu et la minorité de jeunes qui, courageusement, se veulent chrétiens, n'ose plus affirmer l'humanité de Jésus. Pourquoi ? Parce qu'il est, de toute façon, difficile de croire en l'Incarnation, le fait que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, se soit fait notre frère, que le Verbe se soit fait chair.

Notre foi chrétienne est bien peu trinitaire. Nous juxtaposons un vague théisme et une admiration sincère pour Jésus, prédicateur de l'amour. Le théisme (croire en une présence du divin) peut répondre aux questions de l'intelligence et aux exigences du cœur : ce monde n'est pas insensé ; nous n'y

sommes pas des êtres abandonnés. L'admiration pour Jésus fonde une morale de l'altruisme qui se trouve à l'aise dans le courant humanitaire de notre époque mondialisée.

Le nom de Jésus-Christ devrait résoudre cette fracture. Comme nous l'avons déjà dit, Jésus est un nom d'homme, même si, comme pour la plupart des noms juifs, sa signification est religieuse : Jésus veut dire « Dieu sauve ». Jésus, Josué, Yeshua : près d'une quinzaine de personnes différentes portent ce nom dans la Bible. Quant à « Christ », c'est un nom qui est, en lui-même, trinitaire. Christ est le mot grec qui correspond à l'hébreu Messie. Le Christ, le Messie, c'est celui qui a reçu l'onction. De qui Jésus a-t-il reçu l'onction ? De son Père. Et quelle est cette onction ? L'Esprit Saint.

Lisons le récit de la visite de Jésus à Nazareth, dans saint Luc, au chapitre 4. « Il vint à Nazareth où il avait été élevé, entra, selon sa coutume le jour du sabbat, dans la synagogue et se leva pour faire la lecture » Nazareth est, par excellence, le lieu de son humanité, le lieu où il a vécu trente ans parmi ses semblables. La lecture est un passage du prophète Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction. » Suit l'énumération des signes que le Messie doit opérer. Luc poursuit le récit avec un sens aigu de la dramatisation : « Il replia le livre, le rendit au servant et s'assit. Tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Alors il se mit à leur dire : 'Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture'. Et tous lui rendaient témoignage et étaient en admiration devant les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche. » Mais tout de suite après, dans le récit de saint Luc, les gens se reprennent et se disent que c'est impossible : Jésus, ils le connaissent trop bien ; c'est le fils de Joseph ; il ne peut pas être le Messie.

Pourtant, Jésus a bien été conçu du Saint Esprit ; l'Esprit est venu sur lui visiblement, sous le signe de la colombe, le jour de son baptême, tandis que se faisait entendre la voix du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Jésus va accomplir ensuite, durant son ministère, les œuvres de l'Esprit, en particulier expulser les démons. Cependant, nous rencontrons la même difficulté que les compatriotes de Jésus : reconnaître en lui et l'homme qu'il est assurément et celui qui vient du Père parce que, dès le « commencement », comme dit saint Jean, il était avec Dieu et il était Dieu (Jean 1, 1). Le Christ, dit ailleurs saint Jean, c'est « celui que Dieu (entendez : le Père) a envoyé et qui prononce les paroles de Dieu qui lui donne l'Esprit sans mesure » (Jean 4, 3, 34). Pour désigner la présence de l'Esprit, l'Écriture emploie une autre image que celle de l'onction : l'image du sceau. Parlant du Fils de l'homme, Jésus dit : « C'est lui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau » (Jean 6, 27).

Nous ne devrions donc jamais oublier, quand nous parlons du Christ, qu'en lui, c'est la Trinité tout entière que nous nommons. Si nous en étions conscients, il n'y aurait aucun risque à dire du Christ Jésus qu'il est le centre de la vie chrétienne. Au contraire, si nous oublions la dimension trinitaire de ce nom, nous serons bien des disciples de Jésus, mais nous serons des enfants sans Père et nous risquons d'être des disciples de plus en plus éloignés de leur Maître, au fur et à mesure que le temps passe. Notre foi professe le contraire : l'Esprit que le Père a donné sans mesure au Christ fait aussi de nous des chrétiens, des frères et sœurs du Christ, membres du Corps dont il est la Tête. Le sceau dont il a été marqué a été imprimé en nous par le baptême. Saint Paul écrit aux Ephésiens : « Vous avez été marqués d'un sceau par l'Esprit de la Promesse, l'Esprit Saint » (Ephésiens 1, 13-14).

La vie du chrétien est donc, comme la vie de Jésus-Christ, une vie trinitaire. Telle est la vocation de l'être humain puisqu'il est créé à l'image et ressemblance de Dieu, le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Le Christ qui ne fait qu'un avec le Père, ne fait qu'un aussi avec l'Esprit. A condition d'avoir cela en tête, il est tout-à-fait légitime de dire : « Jésus-Christ, Centre de la vie chrétienne. »

Cela s'applique - je l'avais annoncé dès le début de cette conférence - au mariage et à la famille. Une parole de Jésus devrait être lue lors de la célébration du mariage : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Matthieu 18, 20). Puisque le mariage est un sacrement, les

époux sont réunis au nom du Christ. C'est une réalité objective, permanente de la part du Christ. Les époux et la famille qu'ils fondent pourront toujours s'appuyer sur cette promesse du Christ.

Voici donc mon souhait : que vous partiez de Lourdes davantage persuadés que le Christ, par le sacrement que vous avez reçu, s'est placé au centre de votre vie commune. Il n'y est pas comme un personnage extérieur et indiscret mais comme une force, une lumière, un confident. Bref, comme le Sauveur puisque toute réalité humaine a besoin d'être sauvée pour ne pas vieillir.

Je terminerai cet exposé en vous proposant, cependant, un changement de terme. Plutôt que « Centre de la vie chrétienne », je préférerais « Cœur de la vie chrétienne ». Le centre a quelque chose d'un peu trop géométrique ou administratif : chaque ville possède son Centre des impôts. Quelle que soit l'utilité sociale de la profession de percepteur, le Centre des impôts n'est pas notre adresse préférée.

J'aimerais bien remplacer le centre par le cœur parce que ce mot est profondément biblique. Le cœur biblique n'est pas la sensibilité. Il est le cœur de la personne, avec sa liberté et sa capacité de don. Ancien comme Nouveau Testament disent qu'il faut aimer de tout son cœur.

Le cœur fait penser au Christ, dont le côté transpercé laisse couler l'eau et le sang, sources jaillissant pour la vie éternelle. A un disciple qui lui demande « montre-nous le Père », Jésus répond : « Qui me voit, voit le Père » (Jean 14, 9). Un chant liturgique français, composé par le Père Didier Rimaud, dit qu'à cette heure-là « plus rien ne peut cacher ton cœur de Père » (*Dieu, au-delà de tout créé*).

Je reformule donc mon souhait de tout à l'heure : que le Christ Jésus soit au cœur de votre vie, qu'il soit le cœur de votre vie, puisque, comme il l'a dit « là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (Luc 12, 34).

Mgr Jacques Perrier